

Journée Internationale du Vivre Ensemble en Paix



Assemblée Nationale 16 mai 2024

De la violence à la paix, comment ? regards croisés

A l'initiative de la Coordination Interconvictionnelle du Grand Paris (CINPA), une table ronde a été organisée le 16 mai 2024 à l'Assemblée nationale pour célébrer la Journée Internationale du Vivre Ensemble en Paix instituée en 2017 par l'ONU. Cette rencontre a été rendue possible grâce à Dominique Potier, député de la Haute-Loire, que la CINPA tient à remercier.

La richesse des interventions entendues lors de cette table ronde nous a incités à les rassembler dans ce petit recueil. Qu'il soit un jalon sur ce chemin escarpé mais passionnant de la construction de la paix.



[Tapez ici]

Les interventions sont données ici dans l'ordre où elles ont été prononcées

Bernard PERRET

Bernard Perret est ingénieur économiste de formation (X – Ensaë). Après avoir exercé jusqu'en 2016 diverses fonctions dans l'administration, il est actuellement essayiste et chercheur indépendant dans le domaine de l'anthropologie religieuse. Il est membre du comité de rédaction de la revue Esprit et enseigne à la Faculté Loyola de Paris. Il est l'auteur d'une douzaine d'ouvrages parmi lesquels L'économie contre la société (1993), L'évaluation des politiques publiques (2001, 2008, 2014), Vers une raison écologique (2011), La foi chrétienne après René Girard (2018), Quand l'avenir nous échappe (2020) et Violence des dieux, violence de l'homme. René Girard, notre contemporain (Seuil, avril 2023).

Deux ou trois choses que j'ai comprises au sujet de la violence

Je ne suis pas un militant de la cause de la paix - du moins pas plus que n'importe quel homme de bonne volonté - mais seulement un chercheur et un observateur. Mon apport sera de vous faire part des deux ou trois choses que j'ai comprises au sujet de la violence grâce à René Girard (dont on vient de célébrer le centenaire de la naissance). Le message qui sous-tend mon propos pourrait se résumer ainsi : « si tu veux la paix, commence par démystifier la violence en mettant au jour ses ressorts cachés. »

La violence peut être abordée de différents points de vue – à travers ses causes (historiques, sociales ou économiques), ou encore du point de vue moral. Du point de vue anthropologique que j'adopte ici, elle apparaît plutôt comme un risque permanent, inhérent à l'instabilité structurelle des relations humaines, une instabilité liée au caractère intersubjectif et mimétique de notre vie psychique. Quand nous désirons, souffrons, aimons, haïssons, quand nous sommes transportés d'enthousiasme, angoissés ou terrorisés, nous ne cessons jamais d'être en interaction étroite avec ce que les autres éprouvent, ressentent, pensent et disent. Nos désirs, en particulier, ont un caractère mimétique : nous sommes portés à désirer ce que possèdent ou désirent les autres. Toute autre personne est pour nous un modèle de désir potentiel, qui peut devenir un obstacle, un concurrent ou un rival, celui que nous voulons égaler, dominer ou même détruire, parce qu'il possède ce que nous voudrions posséder. Il devient alors l'homme à abattre, celui qui s'interpose entre nous et la réalisation de nos désirs, celui qui incarne un « supplément d'être » dont nous nous croyons injustement privés. Et ce qui est vrai pour les individus s'applique aussi aux collectifs, communautés, nations, etc., qui ne cessent de se jalouser, de se fasciner mutuellement, de se craindre, de se détester et parfois de se réconcilier.

[Tapez ici]

Cette anthropologie mimétique éclaire quelques aspects importants de la violence.

1. La violence est un phénomène mimétique, et donc contagieux

La violence est un phénomène intensément mimétique, qui tend inévitablement à devenir réciproque, à s'aggraver et à s'étendre. Toute violence appelle une réponse, une vengeance, de là résulte son caractère dynamique. Quelle qu'en soit la cause première, elle tend à s'autonomiser, à se développer comme un processus organique obéissant à ses propres lois. De ce fait, quiconque est impliqué dans la violence, à quelque titre que ce soit, court le risque de devenir lui-même une partie du problème. La dynamique réciprocaire de la violence conduit à voir dans la destruction de l'autre un but suprême qui transcende tous les autres. Pris dans un enchaînement de violence, on en vient fatalement à utiliser les mêmes armes que son adversaire, à se comporter comme lui, à devenir son « double ». On voit cela dans les tragédies grecques, quand deux personnages entrent dans une spirale destructrice qui en fait les miroirs l'un de l'autre.

2. Transitivité et polarisation de la violence : le mécanisme du bouc émissaire

La violence est transitive, elle peut facilement changer de cible. Les personnes en colère, habitées par la violence, finissent souvent par s'en prendre à quelqu'un qui n'a rien à voir avec la cause première de leur colère. De ce fait, l'animosité diffuse, la violence latente qui existe à divers degrés au sein de tout groupe humain, se reporte souvent sur un individu particulier. Cette dynamique de polarisation est un phénomène facile à observer, dans n'importe quel contexte social. Il se limite souvent à l'élection d'une tête de turc, qui peut devenir un souffre-douleur et, dans certaines circonstances, la victime d'un lynchage réel ou symbolique (y compris le « lynchage médiatique »). C'est le fameux mécanisme du bouc émissaire.

3. La violence est créatrice d'unanimité et de sens

S'unir contre un bouc émissaire ou un ennemi commun (réel ou imaginaire) est un moyen efficace pour renforcer les liens au sein d'un groupe, pour s'y sentir plus à l'aise. La violence est créatrice d'unanimité et d'identité, elle donne consistance à un « nous » qui s'oppose à celui ou à ceux que nous ne sommes pas, qui ne sont pas comme nous et qui, croyons-nous facilement, ne nous veulent pas que du bien. Ce mécanisme très primitif rend compte du fait que la perte des repères collectifs et la pauvreté des liens sociaux constituent un terrain favorable pour la création d'identités collectives structurées par la violence, celle-ci apparaissant toujours comme une solution par défaut pour créer du lien et donner du sens au vivre ensemble. Nous pouvons tous l'observer, y compris dans les mondes sociaux « civilisés » que nous fréquentons. Ce

[Tapez ici]

mécanisme est bien-sûr au cœur des phénomènes de harcèlement à l'école ou dans le monde du travail, mais il existe partout de manière diffuse, même si ces effets sont la plupart du temps moins dramatiques.

4. La violence produit des récits mensongers et secrète sa propre sacralisation

La violence collective produit des récits mensongers qui cherchent à la justifier et à renforcer ses effets d'unanimité. C'est l'essence des mythes d'origine, qui, selon René Girard, portent souvent la trace sublimée de l'origine sanglante des sociétés humaines. Nous ne croyons plus aux mythes, mais cela ne nous empêche pas de construire des récits plus ou moins mythiques autour des épisodes violents de notre histoire (que l'on pense à la seconde guerre mondiale – ce qu'on appelle parfois le « récit national »). La violence permet de fabriquer des héros et des victimes de référence qui, à leur tour, justifient de nouvelles violence.

Ce pouvoir d'enchantement de la violence collective va souvent jusqu'à sa sacralisation. Toute violence collective est susceptible de produire du sacré, pour la raison évidente qu'elle suscite des sentiments forts fait de solidarité et de dépassement de soi, le sentiment de pouvoir échapper à la médiocrité de la vie ordinaire en participant à quelque chose de grand et d'intense, ce qui constitue l'essence même du sacré. C'est cette offre permanente de fausse transcendance qui rend la violence si dangereuse. Et c'est ce qui la rend si facile à manipuler par des leaders sans scrupules. La capacité de fascination que recèle la violence est ressource stratégique que les pouvoirs ont toujours pris soin de cultiver et d'encadrer par toutes sortes de rites liés ou non à la religion : minute de silence et Marseillaise devant les monuments aux morts, etc. Et l'on remarquera que le vocabulaire du sacré n'est jamais quand on plonge dans la violence : appel à se sacrifier pour la Patrie, union sacrée, sans parler de la « Voie sacrée » menant à Verdun, etc.

En guise de conclusion :

Tout cela dessine en creux un certain nombre de tâches pour les artisans de paix : rompre les enchaînements mimétiques, avoir le courage de faire le premier pas vers la réconciliation (d'où l'importance du pardon et la pertinence des injonctions paradoxales de la morale évangélique), démystifier la violence, déconstruire les discours qui la sacralisent, éduquer et former les jeunes dès l'école élémentaire pour leur donner un minimum de compréhension des processus mimétiques et des mécanismes en jeu dans la violence collective, et notamment dans les phénomènes de bouc émissaire dont ils peuvent être tour à tour les acteurs et les victimes.

[Tapez ici]

Karel Fracapane

Karel Fracapane travaille au sein du secteur de l'éducation de l'UNESCO où il dirige les activités relatives à la prévention des génocides, au discours de haine et à l'extrémisme violent, et à la lutte contre l'antisémitisme et le racisme, dans le cadre du programme de l'UNESCO sur l'éducation à la citoyenneté mondiale. Auparavant, Karel Fracapane a été chargé de mission au ministère français des Affaires étrangères et responsable du service des relations internationales du Mémorial de la Shoah à Paris, où il a coordonné les activités relatives à l'étude de la Shoah et des génocides dans plusieurs régions du monde. Il a également été le premier secrétaire exécutif de l'Alliance internationale pour la mémoire de l'Holocauste (IHRA) et, à ce titre, a travaillé pour les gouvernements des États-Unis d'Amérique, de l'Italie, de la Pologne, de la Hongrie et de la République tchèque.

Mesdames et messieurs, Chers amis,

Permettez-moi de remercier tout d'abord les organisateurs de cet événement à l'occasion d'une Journée internationale au cœur de la raison d'être de l'Organisation que je représente.

L'UNESCO est née au lendemain de la Seconde Guerre mondiale de la conviction que pour construire une paix durable, les accords économiques et politiques entre États ne suffisent pas. Il faut aussi et surtout unir les peuples et créer les conditions de la compréhension mutuelle « par l'éducation, les sciences, la culture, la communication et l'information ».

C'est également l'esprit du concept de "culture de la paix" officialisé en 1989 par la Déclaration de Yamoussoukro qui visait à mettre en exergue les nouvelles menaces, non militaires, à la paix : les déséquilibres économiques, l'absence de développement et le chômage, le trafic de drogue, et également la dégradation environnementale.

Déjà à l'époque, on parle de la paix comme reposant sur un socle de valeurs, d'attitudes et de comportements qui rejettent la violence et encouragent la prévention des conflits en s'attaquant à leurs causes profondes.

L'idée derrière tout cela, c'est que la paix n'est pas simplement synonyme d'absence de guerre ou de violence :

C'est aussi un processus inclusif et participatif promouvant la sécurité humaine, le respect de l'intégrité territoriale des États, le dialogue et la solidarité pour résoudre les conflits internes et internationaux.

[Tapez ici]

La paix c'est aussi le développement durable, l'accès universel à l'éducation, y compris dans des situations d'urgence et de conflit, et la lutte contre la pauvreté sous toutes ses formes.

Et, enfin, la réalisation de tous les droits de l'homme et des libertés fondamentales de toutes et tous sans exception.

La construction de la paix repose donc sur la compréhension que les menaces contemporaines et leurs réponses sont interconnectées et globales, autrement dit qu'il n'y a pas d'enjeu local qui ne soit lié à une problématique globale :

Le dérèglement géopolitique,

Le dérèglement climatique,

Le dérèglement technologique, qu'il s'agisse de l'intelligence artificielle générative ou des neuro-technologies.

Dans cet environnement dégradé et mouvant, l'UNESCO promeut une éducation pour la citoyenneté mondiale, l'idée que, pour s'engager dans le monde, pour faire face aux défis mondiaux, il ne suffit pas d'apprendre à lire et à écrire, ni même seulement de cultiver des valeurs et des principes : l'éducation doit contribuer à transformer nos comportements sociaux et politiques.

En d'autres termes, nous ne voulons pas de citoyens passifs ou indifférents – un bref regard sur l'histoire nous montre combien l'indifférence est source de danger qui, comme le disait Elie Wiesel, « est toujours l'amie de l'ennemi, car elle profite toujours à l'agresseur, jamais à la victime ».

L'indifférence, c'est la négation de la souffrance et de la détresse d'Autrui.

C'est croire avoir la paix tout en laissant la voie libre à toutes les violences.

Nous avons besoin au contraire de citoyens actifs, y compris dans le monde numérique, capables de comprendre les enjeux qui leur font face et de lutter contre la haine, le regain du populisme, du nationalisme et leurs vecteurs que sont la désinformation et les théories du complot.

Des citoyens qui résistent aux mots qui discriminent, divisent et déshumanisent, discréditent la démocratie et le savoir, répandent l'ignorance et la peur.

Qui puissent aujourd'hui s'opposer au regain de discours de haine sexistes, racistes, antisémites et xénophobes qui, amplifiés par les réseaux sociaux, font aujourd'hui peser une menace existentielle sur les droits humains et sur la paix, y compris en France.

[Tapez ici]

Sur tous ces sujets, l'UNESCO renforce son action.

Face à la résurgence massive de **l'antisémitisme**, nous avons tout d'abord intensifié nos partenariats avec les ministères de l'Education des pays membres de l'Union européenne, mais aussi au Royaume-Uni et aux Etats-Unis où ce fléau fait rage, formant des milliers d'enseignants, de formateurs, de directeurs d'établissements et publiant de nouvelles ressources pour soutenir leur action.

Face au **racisme**, nous avons récemment établi de nouveaux principes pour des matériaux pédagogiques non seulement plus inclusifs mais surtout plus activement anti-racistes.

En parallèle, nous avons lancé une série d'initiatives régionales visant à soutenir la mise en œuvre de plans nationaux de lutte contre les **discours de haine**, en particulier en ligne, passant notamment par la promotion de la liberté d'expression, l'enseignement à l'information et aux médias, la promotion de la citoyenneté numérique : l'an dernier en Asie du Sud, cette année dans plusieurs autres régions du monde.

La **prévention des génocides et l'enseignement des passés violents** occupent une place croissante dans ce dispositif.

Les passés traumatiques, et dans les cas les plus extrêmes des meurtrissures universelles, marquent irrémédiablement la plupart des sociétés du monde et constituent bien souvent le creuset des discriminations et des violences contemporaines.

Eux aussi nous disent - par la négative - qui nous sommes, d'où nous venons et surtout, où nous risquons d'aller.

C'est le sens de l'accord intergouvernemental, conclu après 12 ans de négociations sous l'égide de l'UNESCO, entre la Bosnie-Herzégovine, la Croatie, le Monténégro, la Macédoine du Nord, la Serbie et la Slovaquie sur l'installation d'une exposition permanente commune sur la Shoah dans les territoires de l'ancienne Yougoslavie au Musée mémorial d'Auschwitz-Birkenau, inscrit au Patrimoine mondial de l'UNESCO. Cet accord constitue en lui-même un modèle de coopération, pour que le conflit des mémoires, générateur de tant d'autres violences, cède la place à de nouvelles cultures mémorielles qui pourront mieux accompagner les procédures de réconciliation.

C'est aussi le sens de notre travail au Nigéria avec le ministère fédéral de l'éducation, pour le développement d'un nouveau programme d'histoire sur les génocides, socle d'une éducation renouvelée à la paix.

Nous venons de finaliser un travail similaire en Inde, avec la publication du premier manuel scolaire sur l'histoire de la Shoah – peut-être un premier pas vers la reconnaissance d'autres crimes dans la région.

[Tapez ici]

Je serai la semaine prochaine au Rwanda pour animer un dialogue politique entre les institutions de l'Etat et l'ensemble de la société civile dédiée à la mémoire du génocide, afin d'établir un plan d'action visant à renforcer le dispositif existant en matière d'éducation.

Nous travaillons au Cambodge avec le musée du Génocide, pour préserver les archives, créer de nouveaux manuels d'histoire, former les enseignants.

... au Brésil, en Colombie et en Equateur, en Grèce, en Serbie et dans plusieurs autres pays soucieux, par l'éducation et la mémoire des violences qui les ont en partie façonnés, de tracer des voies plus inclusives et plus durables pour mieux vivre au présent et générer de nouvelles aspirations pour leur futur.

Samuel Pizar, décrivant les êtres humains face à la violence de ce monde: « divisés et confus, nous hésitons, nous vacillons, comme un somnambule au bord de l'abîme.»

L'étude du passé, tout comme notre lutte contre toutes les formes de haine contemporaines par l'éducation à la paix, sont des actes de vigilance face au mal radical qui n'a besoin de que de si peu pour émerger et nous faire sombrer dans l'abîme.

C'est la mission difficile des éducateurs : éveiller les consciences à la réalité et la permanence de cette violence et donner aux générations montantes des outils concrets – la culture, le dialogue, la communication, l'empathie, l'esprit critique – pour anticiper et agir face à ses signes avant-coureurs.

C'est cela travailler pour la paix: cultiver un peu de l'exigence morale et de l'humilité intellectuelle qui sont nos armes fragiles contre les facilités de l'ignorance et de la bêtise.

Merci de votre attention.

Nadia Lang

Nadia Lang est comédienne et metteur en scène, responsable artistique de la Compagnie Le Geste infini.

Nadia Lang dit un poème de René Daumal

René Daumal : La guerre sainte (extrait)

Je vais faire un poème sur la guerre. Ce ne sera peut-être pas un vrai poème, mais ce sera sur une vraie guerre.

Ce ne sera pas un vrai poème, parce que le vrai poète, s'il était ici, et si le bruit se répandait parmi la foule qu'il allât parler-

alors un grand silence se ferait, un lourd silence d'abord se gonflerait, un silence gros de mille tonnerres.

Visible, nous le verrions, le poète ; voyant, il nous verrait ; et nous pâlirions dans nos pauvres ombres, nous lui en voudrions d'être si réel, nous les malingres, nous les gênés, nous les tout-chose.

Il serait ici, plein à craquer des mille tonnerres de la multitude des ennemis qu'il contient- car il les contient, et les contente quand il veut -

incandescent de douleur et de sacrée colère, et pourtant tranquille comme un artificier, dans le grand silence il ouvrirait un petit robinet, le tout petit robinet du moulin à paroles,

et par là nous lâcherait un poème, un tel poème qu'on en deviendrait vert.

Ce que je vais faire ne sera pas un vrai poème poétique de poète, car si le mot "guerre" était dit dans un vrai poème -

alors la guerre, la vraie guerre dont parlerait le vrai poète, la guerre sans merci, la guerre sans compromis s'allumerait définitivement dans le dedans de nos cœurs.

Car dans un vrai poème les mots portent leurs choses.

[Tapez ici]

Karel Fracapane

Karel Fracapane travaille au sein du secteur de l'éducation de l'UNESCO où il dirige les activités relatives à la prévention des génocides, au discours de haine et à l'extrémisme violent, et à la lutte contre l'antisémitisme et le racisme, dans le cadre du programme de l'UNESCO sur l'éducation à la citoyenneté mondiale. Auparavant, Karel Fracapane a été chargé de mission au ministère français des Affaires étrangères et responsable du service des relations internationales du Mémorial de la Shoah à Paris, où il a coordonné les activités relatives à l'étude de la Shoah et des génocides dans plusieurs régions du monde. Il a également été le premier secrétaire exécutif de l'Alliance internationale pour la mémoire de l'Holocauste (IHRA) et, à ce titre, a travaillé pour les gouvernements des États-Unis d'Amérique, de l'Italie, de la Pologne, de la Hongrie et de la République tchèque

Hajar Mesbah

Hajar Masbah est une artiste multidisciplinaire (peinture, chant et danse). Elle anime des ateliers de street art pour diffuser des valeurs de citoyenneté et de vivre ensemble auprès des publics prioritaires dans les écoles et les prisons, notamment auprès des mineurs incarcérés. Hajar est également doctorante en anthropologie à l'école des hautes études en sciences sociales. Elle prépare sa thèse de doctorat sur la patrimonialisation et l'artificialisation des arts de l'islam et de la danse soufie en France.

Hajar Mesbah chante en arabe un poème soufi d'Ibn Arabi, dont voici une transcription :

Mon cœur est devenu capable
D'accueillir toute forme.
Il est pâturage pour gazelles
Et abbaye pour moines !
Il est un temple pour idoles
Et la Ka'ba pour qui en fait le tour,
Il est les Tables de la Thora
Et aussi les feuillets du Coran !
La religion que je professe
Est celle de l'Amour.
Partout où ses montures se tournent
L'amour est ma religion et ma foi !

Alfonso Zardi

Alfonso Zardi est le délégué général de Pax Christi France, mouvement catholique international pour la paix, fondé en 1945. Pax Christi a par la suite évolué vers une constellation de mouvements et associations catholiques poursuivant le but de la paix, actuellement regroupés autour de Pax Christi International qu'Alfonso représente aujourd'hui auprès du Conseil de l'Europe.

Alfonso a exercé des responsabilités au sein du Conseil de l'Europe, qu'il a rejoint en 1979, notamment dans le domaine de la gouvernance et des institutions démocratiques, où il a piloté divers programmes de coopération à l'adresse d'Etats de l'Europe centrale et orientale, notamment l'Ukraine qu'il a bien connue.

Il est né à Udine, en Italie, et réside à Strasbourg.

L'Union européenne, un miracle ?

Chères et chers amis.

Lorsque vous m'avez proposé de participer à cet échange, à l'occasion de la JIVEP, vous m'avez donné pour titre de mon intervention « Le miracle de l'Europe unie ». Cela m'a valu quelques remarques de la part de personnes qui sont peut-être dans la salle et qui ont eu accès au programme. Miracle ? quel miracle ? Je vous mets au défi de prouver que cette construction, si imparfaite est « miraculeuse » !

Je m'étais donc équipé pour prouver, comme à Lourdes, qu'un miracle s'est bel et bien produit en Europe, lorsque je découvre, dans la tout dernière version du programme, que je vous faites montre de laïcité et me demandez d'évoquer l'Europe sur les ruines de la guerre. Exit donc les miracles.

Pourtant y compris pour un esprit critique, l'Europe unie relève bel et bien d'un miracle.

Je reprends ici les propos non pas du pape François – qui, s'exprimant sur l'Europe en 2014 à Strasbourg l'avait comparée à une grand-mère fatiguée et désormais stérile, ni ceux de Jean Paul II qui avait anticipé avec préscience et conviction une Europe qui respirerait de ses deux poumons, l'est et l'ouest. Je partirai d'une citation de Vaclav Havel, le président de la Tchécoslovaquie qui en 1990, accueillant pour la première fois un pape sur le sol de son pays, employait ces mots :

« Je ne sais pas si je sais ce qu'est un miracle. Malgré cela, j'ose dire, en ce moment, que je participe à un miracle : l'homme qui, il y a six mois encore, était arrêté comme ennemi de l'État, aujourd'hui, dans sa qualité de président de la République, souhaite la

[Tapez ici]

bienvenue au premier pape qui, dans l'histoire de l'Église catholique, a mis le pied sur cette terre. »

Dans ce même discours, Havel affirmait encore :

« Je ne sais pas si je sais ce qu'est un miracle. Malgré cela j'ose dire qu'en ce moment je participe à un miracle :

- dans le pays dévasté par l'idéologie de la haine arrive le messager de l'amour ;
- dans le pays dévasté par le gouvernement des ignorants arrive le symbole vivant de la culture ;
- dans le pays dévasté il y a peu de temps encore par l'idée de l'affrontement et de la division du monde, arrive le messager de la paix, du dialogue, de la tolérance réciproque, de l'estime et de la compréhension mutuelles, annonciateur de l'unité fraternelle dans la diversité. »

Mettons « continent européen » à la place de « pays » et vous avez le miracle de l'Europe. Je le déclinerai en trois étapes.

Le miracle de la naissance de l'Europe, sous les traits de la communauté économique du charbon de l'acier. Voulu pour empêcher l'Allemagne de se réarmer, ce qui aurait pu la pousser par soif de revanche, à déclencher une guerre – ou, ce qui est le même, aurait pu pousser l'Union soviétique à intervenir pour l'en empêcher – elle se mue en « projet fraternel » qui fait de l'Allemagne un partenaire égal à la France et aux autres Etats – l'Italie, la Belgique, les Pays-Bas et le Luxembourg – qui acceptent l'invitation à se retrouver autour d'une même table pour en discuter.

Je rappelle ici le geste prophétique qu'eut le Chancelier Adenauer quelques mois plus tôt à Petersberg, près de Bonn, devant le Conseil interallié qui lui enjoignait de présenter ses intentions en tant que chancelier fraîchement élu de la République fédérale d'Allemagne. Tenu à l'écart de la grande table à laquelle siégeaient les vainqueurs, Adenauer prononça son discours debout, après avoir avancé d'un pas et s'être fermement installé sur le même grand tapis sur lequel posaient leurs pieds ceux qui le jugeaient.

Egalité donc de l'Allemagne libre et démocratique, l'égalité étant le trait caractéristique de la construction européenne qui a banni dès son origine toute discrimination fondée sur la nationalité. Et il n'est pas innocent non plus que cette construction s'appelât « communauté », car elle entendait – sous les traits il est vrai d'un appareil assez « dirigiste », avec à sa tête une Haute autorité – donner naissance et longue vie à une communauté de destin. Schuman dit clairement que sa communauté déboucherait un jour sur une véritable fédération européenne !

[Tapez ici]

C'est sans doute la raison qui dicta la création, parmi les institutions de la CECA, d'une assemblée parlementaire, représentative de la voix des peuples pour lesquels et aussi avec lesquels cette Europe allait se développer et porter ses fruits.

Le deuxième miracle, à mes yeux, est celui de la permanence. Rien ne garantissait, à l'origine, la réussite dans la durée de cette idée. Après tout, les Etats fondateurs s'étaient engagés certes pour cinquante ans, mais l'échec de la Communauté Européenne de Défense, en 1954, aurait pu et dans l'esprit de certains dû signer la fin de l'aventure. C'était ne pas faire confiance à la vision et la volonté de ceux – ceux nombreux, reconnaissons-le – qui ne voulurent pas se laisser vaincre par la déception mais continuèrent de parier sur l'homme.

Confrontés aux crises qui ébranlèrent l'Europe en ce mythique 1956, ils réaffirmèrent leur foi en une communauté cette fois-ci « économique » tout court (et c'est déjà énorme !) en tant que moyen de rapprochement de leurs citoyens auxquels ils reconnurent quatre « libertés » fondamentales, parmi lesquelles celle des travailleurs de se déplacer et installer partout au sein de la communauté.

Hommage assez grand ne sera jamais rendu aux juges européens qui firent preuve de largeur d'esprit et de cœur en étendant progressivement ces libertés, des « travailleurs » et leurs familles, aux hommes et femmes, tout court.

Mais à côté de la dimension économique il y eut celle de l'énergie atomique, alternative en ces temps-là, aux énergies fossiles dont l'Europe se découvrit totalement dépendante. Les deux choix demeuraient aussi fondamentalement fidèles au choix de la paix en tant que moteur et objectif de cette deuxième avancée vers l'Europe unie.

Il est vrai que dans le préambule du traité de Rome – à la différence de celui du traité de Paris, issu de la déclaration Schuman – la référence à la paix est lointaine, presque cachée : on ne parle plus d'« empêcher la guerre » mais d'assurer la paix par la prospérité partagée que le marché commun n'aurait pas manqué de générer.

Cette notion de partage est aussi au cœur du grand bouleversement de 1990, lorsque l'Europe est confrontée à l'unification allemande, à l'effondrement de l'empire soviétique et au drame de l'implosion de la Yougoslavie.

Car, et c'est là le troisième miracle de l'Europe, au moment où sa frontière orientale – le fameux « rideau de fer » de Winston Churchill – se lève alors l'Europe s'ouvre à ces peuples et nations revenus à la démocratie et à la liberté.

C'est l'élargissement qui commence en 1992 et n'est pas encore terminé. Et c'est, qu'on le veuille ou pas, une nouvelle fois, un projet de paix. Car les nations qui veulent adhérer à l'unique « communauté européenne » puis à l'Union européenne d'aujourd'hui recherchent avant tout la sécurité qu'apporte l'appartenance à un ensemble d'Etats qui, depuis qu'ils se sont rapprochés dans les communautés, ne se sont plus fait la guerre.

[Tapez ici]

C'est le désir d'Europe qui se maintient, c'est la volonté de faire partie de cet ensemble, d'y mettre le pied pour fuir la misère, la guerre, la persécution qui fait de cette Europe une construction « miraculeuse ».

Je reprendrai ici les propos de Robert Schuman en préambule de sa déclaration du 9 mai 1950 : se référant à l'entre-deux-guerres, il observait : nous n'avons pas fait l'Europe, nous avons eu la guerre – celle de 1939-45. Aujourd'hui le douloureux paradoxe est que nous avons fait l'Europe et que nous avons toujours la guerre. Mais c'est une guerre pour empêcher l'Europe de s'élargir et les peuples européens qui n'en font pas encore partie d'exprimer leur désir d'y être accueillis !

Cette situation inédite nous place devant des choix fondamentaux, que je résumerai en une responsabilité historique de l'Europe telle qu'elle se construit, de ses institutions et de ses peuples, de porter à sa maturité le fruit et les conséquences du projet lancé le 9 mai 1950 : à savoir, accepter que cette construction européenne, prospère et pacifique, soit un idéal, un objectif et je dirai presque un droit pour les nations qui nous entourent.

Le traité de la CECA était fait pour durer 50 ans, les traités de Rome puis ceux de Maastricht, Nice, Amsterdam (et j'en oublie certainement tant ils sont nombreux) jusqu'à Lisbonne, n'ont pas d'échéance. Le traité de Paris était limité à six Etats, Lisbonne demeure ouvert à quiconque en accepte les ambitions, les objectifs et les règles.

Cette Europe-là n'a pas de limites géographiques – on le voit bien avec les nouveaux Etats candidats ou ceux qui souhaitent le devenir. Est-ce un défaut ou une opportunité ? Le débat est ouvert depuis longtemps et je n'engagerai pas la discussion ici, qui nécessite, comme l'a dit le pape François, « de la mémoire, du courage, une utopie saine et humaine ».

Mais ce réalisme qui consiste à regarder la réalité en face, n'oblige pas les Européens que nous sommes, à prendre comme unique règle notre seul confort, notre seul bien-être et notre sécurité étroitement perçue.

Le geste de Robert Schuman fut après tout un geste de partage : en serions-nous, ses héritiers, devenus incapables aujourd'hui, alors que – quoi que l'on dise et quelles que soient les ombres qui obscurcissent notre horizon – la prospérité et la paix dont nous bénéficions, sont le fruit de l'Europe que nos pères – et aussi nos grand-mères citées plus haut par le pape François – n'ont pas arrêté de faire et de parfaire ?

Alors, demeurons avec les pieds solidement sur terre, comme Adenauer sur le tapis des vainqueurs, mais adressons quand-même un regard au symbole de notre Europe, le drapeau étoilé et remémorons-nous une nouvelle fois Vaclav Havel : « pour moi, déclara-t-il en 1994, les douze étoiles de notre emblème n'expriment pas la fière conviction que l'Europe bâtira le paradis sur terre. Il n'y aura jamais de paradis sur terre.

[Tapez ici]

Je considère ces douze étoiles comme un rappel que le monde pourrait devenir meilleur si, de temps à autre, nous avons le courage de regarder vers les étoiles. »

Avons-nous gardé ce courage ?

[Tapez ici]

Hanna Assouline

Hanna Assouline est réalisatrice, militante pour la Paix, engagée contre le racisme et l'antisémitisme - Présidente fondatrice des Guerrières de la Paix et co-présidente du Forum Mondial des Femmes pour la Paix.

Les Guerrières de la Paix a été créé en France e 2022, autour de femmes musulmanes et juives qui se sont rassemblées en réaction aux fortes tensions intercommunautaires liées aux répercussions du conflit israélo-palestinien.

Elles choisissent de s'unir pour porter une autre voi(e)x, celle du refus commun de l'assignation identitaire et celle du courage et de l'acceptation de l'Autre.

Les 7 et 8 mars 2023 ont marqué la naissance du 1er Forum Mondial des Femmes pour La Paix réunissant à Essaouira des femmes activistes du monde entier.

Je suis venue ici vous parler au nom d'un mouvement de femmes qui a choisi de s'appeler les "Guerrières de la paix",

Des femmes juives musulmanes chrétiennes athées... unies pour la Paix, la Justice et l'Égalité.

Des Guerrières de la Paix. Cela n'est pas un oxymore car la paix est un combat, "le seul combat qui vaille d'être mené « comme l'avait écrit Camus en août 1945 ».

Aujourd'hui plus que jamais, le combat pour la paix demeure la seule option possible, le choix de la vie face aux logiques mortifères de destruction.

Après les terribles massacres du 7 octobre et les bombardements meurtriers de Gaza qui durent depuis 7 mois, causant la mort de dizaines de milliers de civils, il n'y a pas d'autre choix que d'affirmer ensemble haut et fort que cette tragédie doit cesser.

Le choix de la paix, de la reconnaissance mutuelle, le refus implacable de la haine et de la négation de l'autre est plus difficile mais aussi plus urgent que jamais.

Ce choix est souvent coûteux, parfois frustrant, il prend le risque d'être accusé au mieux de neutralité complice, au pire de trahison. Il est sans doute dans le contexte actuel le choix le plus radical et courageux qui soit. Ce choix qui prend le risque de briser la loi du clan, de penser contre soi, de remettre en cause ses certitudes, d'accepter d'être dérangés, bousculés par un autre récit pour réellement comprendre l'autre, son histoire, ses souffrances, ses aspirations.

Cela fait des mois que nous sommes hantées et déchirées par les images de mort et de destruction. Que nous sommes hantées et déchirées par les images terribles des massacres de civils israéliens du 7 octobre, que nous sommes hantées et déchirées par le spectacle de la destruction inouïe de Gaza et des civils palestiniens tués par les

[Tapez ici]

bombardements. Nous ne pouvons oublier les appels au secours déchirants de cette petite Hind, morte sous les bombardements israéliens et nous sommes déchirés en voyant le visage de ce bébé otage du Hamas, le petit Kfir Bibas dont beaucoup redoutent qu'il soit déjà mort

Le combat pour la paix ne s'épargne aucune lucidité et nous n'avons pas la consolation de la lâcheté, celle qui permet de fermer les yeux, de noyer son chagrin dans la haine et la revanche.

Nos chagrins ne s'annulent pas, ils s'additionnent. Et la seule manière d'en sortir et de s'en consoler autant que possible c'est notre solidarité et notre dignité commune.

Il nous reste cette promesse que nous avons faite aux courageux militants de la paix israéliens et Palestiniens rencontrés seulement quelques jours avant l'horreur.

Avec notre délégation de Guerrières de la Paix, nous étions en Israël et en Palestine la première semaine d'octobre. Nous avons toutes été bouleversées par la force et le courage de celles et ceux qui, des deux côtés du conflit, ont compris l'urgence et pris le risque de la reconnaissance pleine et entière de l'Autre avec son histoire, ses souffrances, sa légitimité. Cette reconnaissance, ils le savent dans leurs chairs, est aussi la condition de leur survie.

Faut-il ici le rappeler ? Cette région n'est pas seulement un territoire mental où beaucoup continuent de projeter leur haine et leur frustration. Des hommes et des femmes bien réels y vivent : Israël existe, la Palestine doit exister. La Palestine ne doit plus être un slogan encore moins un océan de larmes et de douleurs, la Palestine doit devenir un pays indépendant et souverain. Il est temps de proclamer devant le monde la reconnaissance pleine et entière de cette nation.

Et au-delà de la nécessaire voix diplomatique il y a urgence à décréter pour ces deux peuples le droit à la vie à l'espérance à un futur pour leurs enfants

Ces peuples martyrisés par l'histoire ont le droit à la paix, à la justice, à la sécurité. Les Israéliens comme les Palestiniens n'iront nulle part, ils appartiennent à cette terre. Il est illusoire mais surtout criminel de souhaiter leur disparition.

Les Palestiniens comme les Israéliens ne sont ni des slogans, ni des étendards, ni les échantillons d'une humanité réduite à des fantasmes. Sur place ils nous ont expliqué à quel point la récupération de leur souffrance pour justifier la haine était non seulement indigne, mais qu'elle était aussi un frein à leur plaidoyer visant à trouver une issue à l'impasse dans laquelle se trouvent leurs deux peuples.

Ces personnes ont des noms, des histoires. Elles sont le vrai visage de la résistance, celui de celles et ceux qui malgré les deuils et toutes les raisons de désespérer continuent de miser sur la solidarité, la sororité, la fraternité et la reconnaissance de la

[Tapez ici]

légitimité de l'autre, en dénonçant avec courage le pire dans leur propre « camp » et en tentant d'en incarner le meilleur.

Parmi eux il y a des familles endeuillées palestiniennes et israéliennes qui étaient rassemblées il y a seulement 5 jours.

Tous les 12 mai en Israël c'est Yom Hazikaron : La journée du souvenir, de la mémoire, où le pays rend hommage à toutes les personnes tuées depuis le début du conflit.

Depuis plus de 15 ans, des Israéliens et des Palestiniens courageux réunis dans les mouvements « les cercle des familles endeuillées » et « combattants for Peace », ont décidé de faire de ce jour de recueillement un moment de rassemblement pour affirmer ensemble « Nos larmes ont la même couleur ».

Des familles endeuillées palestiniennes et israéliennes se réunissent pour rendre hommage ensemble à leurs enfants, maris, sœurs, frère etc. Et demander la fin de cette guerre qui endeuille leurs deux peuples depuis trop longtemps.

Depuis le 7 octobre, ce cercle s'est tristement agrandi... des familles israéliennes ayant perdu des proches dans les kibbutz ainsi que des familles palestiniennes endeuillées par les bombardements à Gaza ont rejoint le mouvement. Malgré la tragédie ce mouvement tient bon dans la dignité et l'empathie collective.

Nous avons pu entendre notamment les témoignages de Yonathan Zeigel dont la mère Vivian Silver une grande militante de la paix a été assassinée le 7 octobre dernier dans sa maison du kibbutz beeri.

Yonathan a déclaré vouloir poursuivre l'engagement de sa mère pour la paix et refuser que sa mémoire ainsi que celles des victimes israéliennes du 7 octobre ne puisse justifier la mort d'innocents.

Il y avait aussi cet homme palestinien Ahmed Alhilo dont une partie de la famille a été tué dans des bombardement à Gaza et qui exige aujourd'hui en leur nom la paix la justice.

Il appelait le cœur déchiré et les yeux envahis de larmes à ce que cesse cette logique de destruction qui endeuille les deux peuples depuis trop longtemps et disait plaçait tout son espoir dans les deux sociétés civiles seules capables de changer le destin de la région.

A rebours de l'instrumentalisation des haines à distance, la dignité et la sagesse de ces familles touchées dans leur chair, forcent le respect et l'admiration et c'est leur courage et leur dignité que je souhaite aujourd'hui relayer devant vous.

Leur courage rend dérisoire pour ne pas dire obscène, ces postures de guerres par procuration, ces incitations à la haine, ici en France, de celles et ceux qui feignent d'ignorer les terribles conséquences de leur irresponsabilité. Car l'antisémitisme, la

[Tapez ici]

haine des musulmans et toutes les formes de racisme sont aussi les fils de ce chaos mental que nous dénonçons d'une même voix.

Ils sont des milliers à travailler sur le terrain, ensemble pour la santé, l'écologie, la justice et la dignité. Ce sont des passerelles, à l'image de ces membres des kibbutz du sud qu'on a assassinés le 7 octobre, en voulant d'abord tuer l'espoir.

Parmi eux parmi elles, il y a sans doute les leaders de demain.

Ceux qui auront la force et le courage de s'asseoir autour d'une table de négociations. Il faut montrer leur visages, faire entendre leurs voix, les relayer et les renforcer plus que jamais.

Nous n'avons pas d'autre choix

[Tapez ici]

Ahmed Bouyerdene

Ahmed Bouyerdene est chercheur en histoire, auteur et docteur en études méditerranéennes et orientales de l'Université de Strasbourg. Il est également diplômé de l'École nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy (DNSEP, 1994).

*Chercheur associé à l'IREMAM-UMR 7310, CNRS-IEP- Aix Marseille Université.
Chercheur associé à l'Université d'Alger I, Faculté de Droit au sein de l'équipe de recherche "Emir Abdelkader et le droit international humanitaire". Membre de la chaire Unesco "Emir Abdelkader pour les Droits de l'Homme et la Culture de Paix".*

Il est l'auteur de Abd el-Kader Fragments d'un portrait (Albouraq, 2022), La plume de Taïr, une vie d'Abd el-Kader par Rimbaud (Un chat la nuit éditions, 2022), Jdûd, portraits d'une génération, Editions Lemessage, 2019, La Guerre et la Paix, Abd el-Kader et la France, Paris, Vendemiaire, 2017 ; L'humanisme et l'humanité en islam, « Valeurs d'islam », Fondapol, 2015, Abd el-Kader, l'harmonie des contraires, Paris, Seuil, 2008.

Dominique Bertucat

Dominique Bertucat était cadre à la mairie de Dijon. Sportive, active, mère d'un fils (qui vit aujourd'hui en Suisse) elle perd la vue en mai 2002 à la suite d'une pathologie de l'œil.

Présidente de l'association « Les yeux en promenade » depuis septembre 2002, reconnue pour ses activités culturelles et formations diverses. Impliquée dans l'audiodescription qui permet d'écouter les films avec une voix off qui décrit les images. Cofondatrice des « Marius de l'audiodescription » qui récompense chaque année les meilleures audiodescriptions.

Vous avez découvert mon parcours, mes richesses et mes faiblesses, j'ai écouté vos témoignages, attentives à ce que délivre vos paroles, l'intonation de vos voix. Ma différence, c'est le monde intérieur qui engloutit ma vie.

Moi j'ai vu vos visages, ressenti l'intonation de vos voix, vos perceptions émanant de votre passé. Ne plus voir, être aveugle, non-voyante sans la moindre étincelle de lumière, c'est basculer de la vie à l'absence de vue, mais la VIE continue, sans cette étincelle, sans la lumière. Rebelle, charnelle elle fait de cette absence une force qui décuple les autres sens.

Alors oui, il y a 22 ans, j'ai quitté le monde des voyants, pour rejoindre ce qui aujourd'hui est le mien, parsemé d'embûches, de joies, de découvertes et de réalisme. Vos vies sont parsemées de souvenirs, d'images, de regrets et d'espoirs, la mienne est une force vive enjolivée d'images et de rêves en couleurs. Le passage d'une rive à l'autre a bouleversé mes convictions, chamboulé mes certitudes pour entrer dans un monde intérieur inconnu. La sensation du noir, intime, secrète, m'accompagne vers une réalité différente, cassant tous les codes, ayant comme seuls repères le tactile qui sécurise mes déplacements. Le monde intérieur n'est pas une fin en soi, mais une naissance, ce n'est pas une rupture mais une réconciliation avec le monde extérieur et qui m'apporte la sérénité. Mon intérieur est plein de richesse, ouverture vers l'autre, compréhension de votre monde, appréhension d'être impactée par le vôtre. La beauté visuelle, pour moi elle dépend d'un geste, un mot, un regard intérieur.

Ma force est ma non-voyance, avec les yeux du cœur et je vous l'ai confiée ce soir.

Anne Ducrocq

Anne Ducrocq est auteure d'une vingtaine de livres. « L'art de faire la paix au quotidien » (collection Marabout) s'est vendu à 60 000 exemplaires. Elle a notamment co-écrit « Méditations sur la vie » (Grund) avec Christophe André.

Elle a par ailleurs créé et animé pendant dix ans la collection Points Vivre de spiritualité et d'épanouissement personnel (Univers poche du Seuil). Enfin, c'est tout naturellement, avec un parcours tout orienté vers l'écriture et la parole à prendre, qu'elle accompagne depuis 15 ans des ateliers d'écriture. Ecrire est pour elle une Voie.

Les quatre coins du globe sont hautement inflammables, mais nous avons aussi fort à faire avec nos divisions personnelles mes amis. La violence du monde et la nôtre coexistent. Indissociables.

Betty William, prix Nobel paix 1976, disait : « Je suis convaincue que la paix commence par moi. C'est l'individu qui fait la différence » . Notre responsabilité individuelle en est d'autant plus grande ! La transformation intérieure n'est aujourd'hui plus une option.

L'esprit de paix n'est pas donné, il faut aller le chercher.

La paix est une composition musicale. Hélas, en société, certains instruments jouent si fort que l'on n'entend pas les autres. Ils écrasent.

Ce que j'ai expérimenté, en plus de trente ans de travail sur moi – un discernement à la fois psychique, notamment une analyse, et spirituel, avec une vie en monastère orthodoxe à « temps partiel » pendant presque dix ans,

c'est que nous sommes liés les uns aux autres, pour le meilleur et pour le pire. Je n'ai pas les mains propres sous prétexte que tu les as sales. L'humanité est Une.

Il existe quantité de raisons d'être en guerre les uns contre les autres, individu contre individu, pays contre pays et même association contre association, puisque tout en oeuvrant pour la paix, certaines sont inévitablement en guerre avec d'autres.

J'ai isolé un espace intime où le bât blesse. Ainsi, une des clés de la prison dans laquelle nous nous sommes enfermés est sur la porte : c'est le refus de notre vulnérabilité. J'y vois une piste majeure à travailler.

Nous refusons, j'ai envie de dire « catégoriquement », d'être vulnérable. Faible. Attaquable. Imparfait. Dépendant. Ce point faible, nous tenons à le cacher autant aux autres qu'à nous-mêmes.

[Tapez ici]

Nous préférons, parfois toute une vie, mener des opérations extérieures pour éviter des guerres civiles personnelles... Nous provoquons des guerres contre n'importe qui, n'importe quoi, pour ne pas nous interroger sur nos propres champs de bataille, sur nos démons intérieurs.

Comment participer efficacement au désarmement de la relation et du monde sans chercher à réconcilier l'ensemble de nos parts individuelles, faites à la fois d'ombre ou de lumière ?

En n'assumant pas nos contrastes, en niant nos ombres, fatalement, un jour ou l'autre, nous tirons à bouts portants sur les ombres de l'autre !

Dans le Premier Testament, Moïse traverse le désert pendant 40 ans avec le peuple que Dieu lui a confié. Le départ des hébreux au désert est initiatique, programmatique. Et toujours actuel. C'est un commencement. Une invitation qui nous est faite.

Le prophète emmène avec lui, aussi bien le berger que la prostituée, la grand-mère que la servante, le voleur que le jaloux ou l'arrogante. Pourquoi ?

Pour que tout le monde entre en terre promise. Pour que l'humanité toute entière y entre, avec tous ses membres et toutes les facettes, valorisantes ou pas, qui les composent.

Il nous faut prendre conscience de nos ombres, accepter notre violence intérieure, nos pensées haineuses, racistes, nos pulsions immorales,

Etre sans concession. Nu, vulnérable. Cela est violent. Mais sans décentrement de notre nombril, de ce que j'appelle notre « petit royaume », aucun épi de blé de lèvera. Un analyste me l'a dit un jour : il y a aura toujours une prime à la conscience.

Nos petites et nos grandes guerres ont leur origine dans les trois tentations de l'être humain.

: la première tentation est celle de l'Avoir, n'avoir jamais, jamais assez ! -, cet attachement obsessionnel à plus, plus d'argent, de biens, de voyages, de vêtements... et ce qui va souvent avec, un manque de générosité.

: la deuxième est celle du Pouvoir – tout maîtriser, ne jamais perdre son self control, imposer sa liberté. Oui, quelle jouissance de dominer les autres, de ne dépendre de personne ! Pouvoir, pour servir ou se servir ?

: la troisième tentation est celle de Savoir. Depuis sa posture supérieure, le « sachant » sait déjà tout et ne se laisse pas enseigner. Le savoir descend, il ne monte pas !

[Tapez ici]

AVOIR-POUVOIR-SAVOIR.

Serait-il possible de cesser de vouloir être « plus », être « mieux » que l'autre ?
D'apprendre à être avec lui, comme lui, et non au-dessus, ou à côté ? De faire société,
comme des frères individuellement et collectivement en chemin.

J'ai envie de dire que le combat est d'ordre spirituel. Et si nous ne le menons pas, on
l'aura compris, cela aura de lourdes conséquences à l'extérieur de nous-même. La
haine, l'amertume, les préjugés, les racismes que je ne déracine pas en moi ne font
pousser que des ronces et des mauvaises herbes. Le cercle est vicieux.

Comment apporter notre petite pierre pour la paix ? En cessant de croire que nos
pensées, nos solutions, nos projections sont supérieures. Quand on se coupe la parole
pour avoir raison, sans écouter ce que l'autre a à déplorer, à proposer, c'est la paix qui
est perdante et perdue à chaque fois.

Je crois, oui, vraiment, que nos comportements portent en germe la violence qui
emporte aujourd'hui le monde.

J'aime beaucoup l'expression « culture de paix », et son idée, incontournable, de
dialogue entre âmes de bonne volonté. Mais pour dialoguer, il faut un cœur qui écoute.
Cela s'éduque. Cela s'entretient. Cela se décide. Mon père spirituel, le père Alphonse
Goettmann, me rappelait sans cesse que ce sont les décisions qu'il prend qui
structurent l'homme.

Alors choisissons, chaque fois que cela nous est possible, de faire le bien que nous ne
faisons pas et d'éviter le mal que nous faisons. Nous sommes notre pire (notre seul ?)
obstacle.

Ce qui permet la paix ? C'est vous, nous, moi.

En retournant les tentations de L'AVOIR-POUVOIR-SAVOIR comme des gants :

Nous sommes alors capables de

PARTAGER notre AVOIR, nos biens, notre temps, nos dons

SERVIR avec le POUVOIR qui nous a été confié,

TRANSMETTRE notre SAVOIR, nos connaissances et expériences

[Tapez ici]

En travaillant sur soi, on se rapproche progressivement de son centre le plus profond. Il est large, il est oui, il est paix. Dès lors, quoi qu'il arrive comme conflit extérieur, on sera, peut-être, capable de répondre à partir de ce centre. Et c'est un saut quantique.

Le Patriarche de l'Église de Constantinople, Athénagoras, donne sa clé de transformation intérieure. Il y existe sans doute d'autres.

« Il faut mener la guerre la plus dure qui est la guerre contre soi-même.

J'ai mené cette guerre pendant des années, elle a été terrible. Mais maintenant, je suis désarmé. (...) Désarmé de la volonté d'avoir raison, de me justifier en disqualifiant les autres.

(...) Je ne tiens pas particulièrement à mes idées, à mes projets

Si l'on m'en présente de meilleurs, ou plutôt non pas meilleurs,

mais bons, j'accepte sans regrets. J'ai renoncé au comparatif. (...)

Le programme de cet homme est une bombe pour notre orgueil, mais l'enjeu est de taille : on part au combat pour l'Homme dans l'homme, pour la Vie dans la vie.

Je me souviens, il y a une quinzaine d'années, avoir conçu un projet éditorial sur le combat spirituel. J'avais téléphoné à Jacques Casterman, un disciple du sage de la forêt noire Graf Durckheim. L'homme de 82 ans m'avait répondu : « Un livre sur le combat spirituel ? Je ne pourrai vous être d'aucune aide. Après une vie de lutte, j'ai découvert le non-combat ».

La paix n'est pas un état, elle est un mouvement. Un fragile équilibre sans cesse à reconstruire. Elle ressemble à cet homme que nous sommes, qui cherche à se redresser, moralement, spirituellement. Cet homme, qui aspire à l'unité intérieure, qui aimerait apparaître, et qui est déjà là, en nous. C'est une force que je porte.

Je terminerai sur une dernière question, simple. Une question, ferment de guerre depuis la nuit des temps, à méditer des jours et des jours à titre personnel

Pourquoi est-il si dur de renoncer à vouloir avoir raison ?